

**LE LIVRE DES
XII BÉGUINES**

Published @ 2017 Trieste Publishing Pty Ltd

ISBN 9780649629633

Le Livre des XII Béguines by Jean van Ruusbroec

Except for use in any review, the reproduction or utilisation of this work in whole or in part in any form by any electronic, mechanical or other means, now known or hereafter invented, including xerography, photocopying and recording, or in any information storage or retrieval system, is forbidden without the permission of the publisher, Trieste Publishing Pty Ltd, PO Box 1576 Collingwood, Victoria 3066 Australia.

All rights reserved.

Edited by Trieste Publishing Pty Ltd.
Cover @ 2017

This book is sold subject to the condition that it shall not, by way of trade or otherwise, be lent, re-sold, hired out, or otherwise circulated without the publisher's prior consent in any form or binding or cover other than that in which it is published and without a similar condition including this condition being imposed on the subsequent purchaser.

www.triestepublishing.com

JEAN VAN RUUSBROEC

**LE LIVRE DES
XII BÉGUINES**

JEAN RUUSBROEC



LE LIVRE
DES XII BÉGUINES

avec introduction par l'abbé CUYLITS



LIBRAIRIE SPÉCIALE DES BEAUX-ARTS

8, RUE BERCKMANS, 8
BRUXELLES

30, RUE DES SAINTS-PÈRES, 30
PARIS

1900

INTRODUCTION

On voit le catholicisme enfanter certains livres extraordinaires, qui n'ont rien de dogmatique, rien de contentieux et qui semblent n'appartenir qu'à la simple piété; mais qui sont pleins de je ne sais quel esprit inexplicable qui pénètre dans le cœur et de là dans l'esprit, au point que ces livres opèrent plus d'effet que ce que les docteurs les plus savants ont produit de plus concluant dans le genre démonstratif.

J. DE MAISTRE. (*Lettre à une dame russe*)

I



ICTOR Hugo, dans son *Shakespeare* nous parle quelque part « d'un mois de mai perpétuel blotti dans les précipices ». « Ces grands vieux monts horribles sont, ajoute-t-il, de merveilleux faiseurs de roses et de violettes; ils se servent de l'aube et de la rosée, mieux que toutes vos prairies et que toutes vos collines, dont c'est l'état pourtant; l'avril de la plaine est plat et vulgaire à côté du leur, et ils ont, ces vieillards immenses, dans leur ravin le plus farouche, un charmant petit printemps à eux bien connu des abeilles. »

C'est ainsi que le magnifique assembleur d'images nous décrit cette oasis de verdure, de fraîcheur et de printanières senteurs qui germe entre les rocs pelés et les champs de névé dont tous les visiteurs de la « Mer de glace » ont gardé le vernal souvenir.

Et c'est, dans le domaine de l'intelligence, à pareil voyage qu'incite tout traducteur, tout annonciateur d'un livre mystique.

Certes, pour ceux dont la littérature va de « L'homme aux quarante écus » jusqu'à « L'homme à l'oreille cassée », pour ceux qui font de Voltaire le Moïse du Parnasse brandissant en guise de décalogue le pauvre monologue : « Ce qui n'est pas clair n'est pas français », pour ceux-là le livre qu'on va lire, tous les livres semblables, mais principalement les opuscules du grand mystique flamand sont du pur charabia.

Ce livre n'a ni ordre, ni méthode, ni clarté. Il n'est pas du tout français.

Comme le dit Maeterlinck, « il est peu d'auteurs plus maladroits que lui. Il s'égaré par moments en d'étranges puérités. Il se répète souvent et semble parfois se contredire. Il a une syntaxe tétanique qui m'a mis plus d'une fois en sueur. Il introduit une image et l'oublie. Il emploie même un certain nombre d'images irréalisables; et ce phénomène, anormal dans une œuvre de bonne foi, ne peut s'expliquer que par sa gaucherie ou sa hâte extraordinaire ».

Si donc, parmi mes lecteurs, il se trouvait quelqu'un dont l'estomac ne supporte que des peptones littéraires, dont le cerveau ne s'accommode que de livres faciles et infiniment peu substantiels, je le supplie humblement et charitablement — pour sa bonne réputation intellectuelle — de fermer ce livre, de garder le concept encore honnête mais très vague qu'il possède sur le mysticisme... et de regarder les dessins dont un très réel artiste a orné l'opuscule du Voyant de Groenendael.

Mais ceux qui en ont assez et trop de ces « Thaïs », de ces « Rôtisseries de la reine Pédauque », des « Vamireh », des « Madame Bovary », « Aphrodite », « Lourdes », « Cosmopolis » et cent autres œuvres surgies comme des champignons sur les détritres charriés par une longue civilisation sur les berges malfleurantes de la Seine; ceux qui estiment qu'il est d'autres horizons à l'âme humaine que celui d'une légitime ou illégitime

copulation ; ceux qui ont la perception de l'immensité noire qui nous encercle, de l'au-delà ténébreux, mystérieux et inquiétant, à ceux-là je dirai ce que la Voix disait à Augustin : *tolle, lege*.

Eh ! oui, nous sommes semblables à ces navires qui voguent par la nuit noire sur l'immensité des vagues océaniques. Les feux du bord jettent à peine un sillage lumineux et tremblant sur ces crêtes et ces crêtes qui vont se perdre à l'infini. Nous entendons le clapotis de cette voix solennelle, grandiose, indéfinissable et multisonnante. Et tout l'équipage de cette frêle coquille — que nous croyons énorme et solidement charpentée — ne voit et n'avance que parce qu'il y a là, au haut du mât, quelqu'un qui, d'un œil exercé, s'efforce de trouver les ténèbres.

Y a-t-il un homme sensé pour crier à la vigie qu'il est un fou, un halluciné, un faiseur de cauchemars ? Qu'il ferait mieux de nous décrire le double piston de la machine Compound, et les bielles et les manivelles et le génial parallélogramme articulé ?

A la bonne heure ! Ce sont là des choses que l'on voit, que l'on comprend et qui ressortissent au génie humain. — Puis cela est d'une grande utilité commerciale.

Nous nous égarons et nous en revenons à ceux qui préfèrent, à Barrême, Platon.

Qu'ils feuilletent donc ces quelques pages, bien mieux, qu'ils méditent ces chapitres un à un, et qu'ils soient heureux de rencontrer enfin un livre qui n'a pas été écrit — selon le vœu de Pascal — par un auteur, mais par un homme.

Qui sait ? Peut-être qu'au milieu de ces divisions qui ne divisent point, de ces explications qui n'expliquent pas, de ces images qui n'éclairent rien, au milieu de cette jonchée de pensées magnifiques ou déconcertantes, ils trouveront un petit livre exquis, d'une saveur particulièrement captivante.

Ainsi, loin de la tourbe vulgaire, après la rude montée par les sentiers de chèvres qui se délaçant au flanc des montagnes, au milieu des rochers et des glaçons peuvent se cueillir, par les seuls intrépides, les fleurs de neige molles comme des flocons

de nuages et grâciles comme des ouvrages de fées. Là, dans les hauts lieux et dans l'air profond et pur s'épanouissent l'edelweiss velouté et la gentiane — que les Allemands appellent : *Himmelblau* — morceau d'azur arraché au ciel; là, sourdent de délicats pétales, des parfums exquis; lychnis à la robe immaculée, saxifrages pointés de taches d'or et roses des Alpes qui retiennent dans leur corolle quelque chose des lueurs d'aube ou des vespérales splendeurs.



Il est une seconde classe de lecteurs qui ne peuvent, ès livres mystiques, que savourer la petite moitié.

En ne voyant dans ces contemplateurs et contemplatrices de l'Ineffable que des hallucinés de génie ou de merveilleux penseurs, ils ont, ces hommes intellectuels, mais non croyants, ravalé l'inspiration dont palpite toute cette étrange littérature au souffle tout humain qui circule dans les théosophies de Swedenborg, les subtilités de Lulle ou les arcanes de Plotin.

Si vous ne croyez pas que six secrétaires devaient à la volée prendre six membres de phrases, que l'on recousait ensuite, pour fixer ce que l'Esprit dictait à Marie-Madeleine de Pazzi, que le Pèlerin sténographiait fidèlement les visions que déroulait à l'humble Catherine Emmerich le céleste Fiancé des âmes virginales, que Ruusbroec perdu dans les solitudes de la forêt de Soignes écrivait par saccades selon qu'il était attouché par l'extase, que Catherine de Gènes ou Mechthilde écrivaient à yeux fermés, l'œil de l'âme restant seul fixement ouvert sur l'au-delà; si vous traitez comme naïves légendes ou récits puérils ce que racontent les hommes de bonne foi qui furent des contemporains; si vous estimez que Dieu est trop loin et l'homme trop petit pour que l'Immense daigne se faire connaître autrement que par voie discursive; si, en un mot, le miracle est chose non existante, quelle différence y a-t-il entre ces écrits étincelants,

emportés, violents, beaux par leurs beautés déconcertantes, par leur désordre désorientant, par les coruscations d'images hardies, de pensées incogitables, d'emprises sur l'incognoscible et ces poètes classiques qui, d'après Boileau

Avaient senti du Ciel l'influence secrète

Pindare, par exemple, Horace ou même Boileau en son ode « Sur la prise de Namur » ?

Le délire poétique est une simple manière de parler, une façon d'écrire qui a sa place et ses règles dans tout traité de prosodie honnêtement fait. Ce beau désordre, ces exclamations, ces invocations, tout cela : pures figures de rhétorique.

Quel naïf se laissera prendre à l'esprit prophétique de Joad :

*Mais d'où vient que mon cœur tremble d'un saint effroi ?
Est-ce l'Esprit divin qui s'empare de moi ?
C'est lui-même : il m'échauffe ; il parle ; mes yeux s'ouvrent,
Et les siècles obscurs devant moi se découvrent...
Cieux, écoutez ma voix. Terre, prête l'oreille.
Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille !
Pécheurs, disparaissez ; le Seigneur se réveille.*

Comparez avec ce début du livre de Jérémie :

« La parole donc de l'Éternel me fut adressée en disant :
« Avant que je te formasse dans le ventre de ta mère, je t'ai connu ; et avant que tu fusses sorti de son sein, je t'ai sanctifié, je t'ai établi prophète pour les nations. »

Et je répondis : « A, a, a, Seigneur éternel ! Voici, je ne sais pas parler : car je suis un enfant. »

Et l'Éternel me dit : « Ne dis point : je suis un enfant ; car tu iras partout où je t'enverrai, et tu diras tout ce que je te commanderai... »

Puis la parole de l'Éternel me fut adressée, en disant : « Que

vois-tu Jérémie? » Et je répondis : « Je vois une verge qui veille... »

En voilà de l'inspiration, de la vraie. Et de la littérature donc!

C'est bien le Dieu qui, selon l'ingénieuse fiction des Grecs, s'empare du voyant, le torture et force cette voix humaine à produire des sons inarticulés, à dire des pensées inentendues et à parler une langue supra-naturelle.

L'on pourrait cruellement retourner contre le doux Racine son vers fameux :

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?

L'esthète le plus novice ne s'y laisserait pas prendre.

Ceci ressemble à cela comme un décor d'opéra-comique ressemble à un paysage.

Mais enlevez le souffle de Dieu, supprimez l'intervention de l'Esprit-Saint, tout cela retombe à plat, se dégonfle et crève. Cette superbe et empoignante poésie des prophètes devient de la grandiloquence sans base sérieuse, la ténèbre zébrée de-ci de-là par quelque pensée fulgurante; et l'on aura en lisant ces livres l'impression que décrit si bien Maeterlinck, Maeterlinck qui, précisément, pêche par ce défaut de raisonnable croyance :

« Ils croiront entrer dans le vide; ils auront la sensation d'une chute uniforme dans un abîme sans fond, entre des rochers noirs et lisses. »

Or, les mystiques ont continué dans les siècles chrétiens l'œuvre des prophètes. Il sont la vigie qui perce la ténèbre enveloppante. Ils entendent quelque chose dans le silence des espaces infinis, ce silence qui effrayait le génie de Pascal.

Et les lire sans croire au surnaturel catholique, c'est imiter Voltaire persiflant le prophète Osée ou Sainte-Beuve admirant Isaïe.

Celui qui admire Jehan de Ruusbroec, en tant que penseur ou que littérateur, admire justement ce que l'humble et indocte